



LA VIE PARISIENNE



LE GRAVE CHAPITRE DES CHAPEAUX

Vous croyez qu'il m'ira? Essayez-le, Mademoiselle...pour que je me rende compte

FAP 1

**GOUTTES
DES COLONIES
DE CHANDRON**

CONTRE

MAUVAISES DIGESTIONS,
MAUX D'ESTOMAC,
Diarrhée, Dysenterie,
Vomissements, Cholérine
PUISSANT ANTISEPTIQUE DE
L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN

DANS TOUTES LES PHARMACIES.
VENTE EN GROS: 8, Rue Vivienne, Paris.

LA VIE PARISIENNE
RÉDACTION ET ADMINISTRATION: 29, rue Tronchet, 29, PARIS (8^e). — Tél. Gut. 48-59

ABONNEMENTS

PARIS et DÉPARTEMENTS	ÉTRANGER (Union Postale)
Un an: 60 francs. - 6 mois: 35 francs.	Un an: 75 francs. - 6 mois: 40 francs.
Trois mois: 18 francs.	Trois mois: 20 francs.

Le prix du Numéro est de 1 franc 50.

SAVON DENTIFRICE VIGIER
Le Meilleur Antiseptique. Pharmacie 12, Bd Bonne Nouvelle, Paris

LA CHAUSSURE HODAPS
au chaussant parfait se trouve à

THE SPORT
17 Boulevard Montmartre 17



**MIGRAINES
NÉVRALGIES
RHUMATISMES**

et tous maux
d'un caractère fiévreux
sont toujours atténués
et souvent guéris par
quelques Comprimés

d'ASPIRINE
"USINES du RHÔNE"

pris dans un peu d'eau.

Le Tube de 20 Comprimés
En Vente dans toutes les Pharmacies.



EPILATEUR NIL Détruit Instantanément Sans Retour ni Douleur, les **POILS** du Visage et du Corps. La PEAU devient DOUCE et VELOUTÉE. — En usage chez les Artistes et la haute aristocratie. Ne provoque pas d'INFLAMMATION de l'ÉPIDERME. — SEUL APPROUVÉ DES SOCIÉTÉS MÉDICALES. Préparé par VERDEILLE, Pharmacien de 1^{re} Cl. FLACON: 8 FRANCS. Ex. 10: Franco. Société ATHENA, 10, Rue du Mont-Thabor, Paris.



DERBY TAILLEURS
MANTEAUX - ROBES - **325 fr.**
65, Boulevard Malesherbes (Tél.: Wag. 52-61)



PIERRE PETIT
Toutes les récompenses

Ses Portraits d'Art
Ses Agrandissements

122, Rue Lafayette, PARIS Nord 29-98
(Ouvre le Dimanche, sauf pendant les mois d'Août et Septembre)

OPÈRE LUI-MÊME

LES **FARDS** **DORIN**



Poudre **JOLI-GILLES**
DORIN-PARIS

PARIS



Maison Bourgeoise.

Nous avons un président du Sénat qui n'habite point le Sénat. On a dit que cette anomalie se prolongeait pour favoriser les vieilles habitudes de M. Antonin Dub.st, qui ne pouvait se décider à abandonner une demeure chère entre toutes (et avantageuse) et qui, d'ailleurs, ne trouvait pas d'appartement.

Or, si M. Léon B.urgeois est soucieux des habitudes des autres, il l'est au moins autant des siennes. Il habite lui-même depuis un grand nombre d'années un appartement dans cette rue très ouatée et très sage qui s'appelle joliment rue Palatine. Ses fenêtres donnent sur la sacristie de la vieille église Saint-Sulpice et, quelquefois, à travers les vitres, il aperçoit l'honorable curé de Saint-Sulpice, au visage calme entouré de cheveux blancs. Et il dit de ce vénérable :

— C'est un digne homme.

Pour toutes les gloires de cette terre, pour l'Élysée même, on ne ferait quitter son monastère à M. Léon B.urgeois. Il en aime les pièces, les coins, l'atmosphère quiète. Naguère encore une cuisinière vieille comme ses habitudes, une servante rennienne, brave femme pleine d'attentions, servait l'apôtre de la Société des Nations. Elle avait pour lui des soins minutieux. Chaque matin, elle lui versait un liniment dans les yeux — dont M. B.urgeois a besoin. Et puis cette sainte femme est morte. M. B.urgeois a sincèrement pleuré cette servante au grand cœur et il l'a menée en terre avec autant d'émotion que de respect. Tout cela est très édifiant, très « saint-sulpice ». Les gens choisissent leur demeure selon leur âme. Et les lieux façonnent aussi à leur image les hommes qui les habitent.

Les bâtons dans les roues.

Nos affaires avec Rome ne vont pas aussi bien qu'on le souhaiterait généralement. La nomination du cardinal Dub.is n'a pas répondu parfaitement aux vœux du gouvernement français qui a été surpris par cette nomination — beaucoup plus que la *Vie Parisienne* qui l'avait annoncée. Et des notes aux journaux ont même laissé entrevoir que cette nomination n'était pas définitive.

Or, elle l'est bien, quoi qu'on puisse dire. Le cardinal Dub.is est, certes, un indépendant en politique ; il n'a pas cet esprit moderne et ces grâces de conciliation qui étaient les marques dominantes de son prédécesseur ; il est très inféodé au Vatican. Mais il est archevêque de Paris et le demeurera. Et le cas échéant, il sera un diplomate parfait.

Trouve-t-on au sein du gouvernement et plus précisément aux Affaires Étrangères la bonne volonté nécessaire à la reprise de nos relations avec Rome ? Tout est là. La France semble avoir, depuis la guerre, plus besoin de relations avec le Vatican que le Vatican n'a besoin de relations avec le gouvernement français. Il ne faut pas le violenter dans le moment qu'on souhaite le séduire, ce qui est peut-être une politique pour les femmes ; point pour les prélats. Or, c'est la manière de M. Philippe Berth.lot. M. Philippe Berth.lot, par tradition familiale et par goût est demeuré anticlérical. C'est peut-être sa seule faiblesse, le côté primaire de cet esprit distingué. Et c'est par lui que tout cassera peut-être un jour. A moins qu'il ne s'assagisse ou que M. Mill.rand prenne lui-même l'affaire en main.

Petits métiers.

Il faut vivre ! Notre époque est répugnante, où l'on est forcé de penser au prix des carottes et de renoncer à l'idéalisme.

Un auteur connu rencontra, l'autre jour, un acteur moins connu, qui joua cependant assez longtemps au théâtre Edouard-VII.

L'acteur avait l'air mystérieux et rasait les murailles...

— Chut ! dit-il. Je « suis » quelqu'un...

— Où est-elle ? dit l'auteur.

— Ce n'est pas une femme, dit le pauvre hère. C'est un cambrioleur. Je suis devenu agent de la sûreté...

La belle aventure.

L'Angleterre élégante est en révolution. Ne croyez pas que les menaces ouvrières y soient pour quelque chose ; non plus feu le maire de Cork — ni la vie chère. L'Angleterre élégante voit se célébrer avec stupéfaction un mariage étonnant. Un lord authentique, Master of Kinloss, le lord de Kinloss, possesseur de territoires immenses, maître d'une propriété superbe, a invité à devenir sa femme la propre sœur de son chauffeur. C'est un roman très touchant et qui vaudrait d'être raconté par le menu. Le lord vivait dans ses terres (qu'il va vendre). Il ne s'y distrait guère. Puis, un jour, il vit apparaître pour saluer son chauffeur une petite créature douce et charmante. Il pensa : « Mon chauffeur a bien choisi sa fiancée. » On ne pouvait, en effet, trouver plus avenant jeune fille, un « keepsake » en vérité, un ange blond, rose, délicieux.

Or, voilà qu'il apprit que cet ange n'était pas la fiancée, mais la sœur du chauffeur. Vous voyez d'ici le roman, les hésitations (très Dickens) de la jeune plébéienne... Enfin, elle accepta. Cela fait du bruit outre-Manche. Il faudrait leur expliquer à ces puritains qu'on a vu des rois épouser des bergères... et qu'ils ont été très heureux.

Entrez dans la danse.

C'a été le plus gros potin, en tout cas la plus grosse émotion de la saison de Biarritz, la chose, bien plus que les robes de cuir ou les broderies roumaines, la chose entre toutes dont on a parlé autour du chocolat de Dominique, autour des petites tables que Guill.t-Dur.nd et D.ranatz dressent dans les ruelles étroites de Bayonne, sous les arcades pittoresques...

On dansait beaucoup à Biarritz ; cet endroit grouillait même de *dancings*, car il faut bien employer les meilleurs moyens de soutirer aux gens leur argent. Dans un de ces dancings, un roi a paru, un roi d'un pays ami. Et il a dansé avec une princesse.

C'est une princesse d'un pays lointain, d'un royaume petit, à vrai dire (plus petit qu'on ne le croit en France), mais extrêmement riche. Et la princesse est originaire du même pays que le roi. Elle n'y était pas, toutefois, princesse en naissant. Née d'une humble origine, disons qu'elle s'est élevée à son rang par sa grâce et ses talents.

Or le roi, son ancien roi, a dansé avec elle ! Voilà une nouvelle qui a scandalisé les dignitaires !

Ils ont dansé un fox-trot, comme s'ils se moquaient tranquillement du monde, et particulièrement du monde officiel.

La reine mère, quand elle apprendra cela dans son palais lointain (car les duchesses ne manqueront pas de le lui redire), craindra, comme elle fait d'habitude, pour le sort de l'Europe et de l'Orient. Et les grands personnages du royaume n'en sont pas encore revenus. Car toutes les Cours ont des habitudes assez étroites. Mais si cet événement s'était passé à la cour d'Espagne — nous choisissons cet exemple au hasard — nous renoncerions à décrire la stupéfaction qu'il eût produit.

La culture des poires.

Un chapelier des boulevards avait une série de chapeaux à 60 francs dans sa boutique. Parmi ces chapeaux, il en étiqueta un, au hasard, au prix de 70 francs. Pour voir !...

Or, les deux tiers des clients préférèrent le chapeau à 70 francs, quoique, nous le répétons, il ne se distinguât des autres couvre-chef ni par la forme, ni par la couleur, ni par la qualité.

Étonné, la semaine suivante, notre chapelier éleva le prix de la série à 70 francs. Et il marqua un des chapeaux, n'importe lequel : 80. Tout le monde demanda le chapeau à 80 francs.

De plus en plus étonné, mais fort content, le chapelier a continué ce jeu, toujours pour voir. Il demande maintenant 120 francs et c'est à peine s'il constate que l'empressement de ses clients s'est un peu ralenti.

Notre commerçant, derrière son comptoir, sourit du matin au soir. Il sourit parce qu'il gagne de l'argent. Il sourit, surtout, parce que les gens se plaignent de la vie chère.

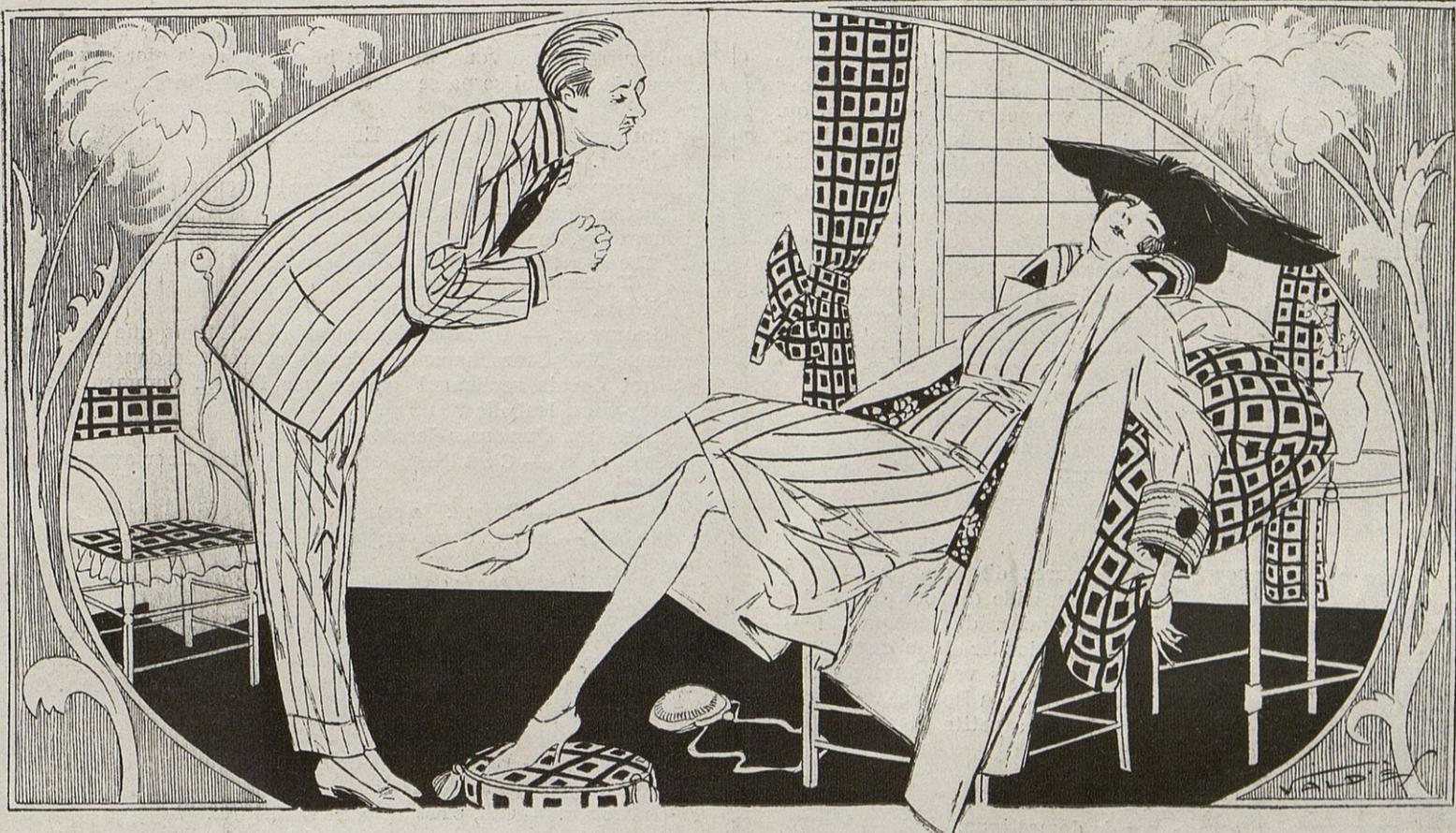
MALACEÏNE

TRÈS PURE
TRÈS BLANCHE
LA CRÈME
DE TOILETTE
MALACEÏNE
LAISSE SUR
LE VISAGE
FÉMININ
UNE FRAICHEUR
PROLONGÉE
ET LA SUBTILITÉ
D'UN PARFUM
AUSSI LÉGER
QU'EXQUIS



UNE LÉGÈRE
APPLICATION
QUOTIDIENNE
DE CRÈME
DE TOILETTE
MALACEÏNE
PRÉVIENT
LES EFFETS
D'IRRITATION
DU PLEIN AIR
SUR LE TEINT
DÉLICAT
DE LA
FEMME

Pour votre Toilette Madame ...



LA BONNE MAITRESSE (*)

IX. — L'ACCIDENT

Chez Geoffroi.



ZOMPETTE. — Alors, le patron sera ici à huit heures ?

NOÉMI. — Oui, en calculant trois quarts d'heure le retard... le train, les malles... Vous êtes émue ?

ZOMPETTE. — Pourquoi serais-je émue ? Je n'ai rien à me reprocher.

NOÉMI. — Vrai ?

ZOMPETTE. — Rien ! J'ai été bien gentille : j'ai couché avec tout le monde.

NOÉMI. — Quelle horreur !... Et dans quel but avez-vous fait cela ?

ZOMPETTE. — Pour bien me persuader que j'étais libre.

NOÉMI. — Vous appelez ça la liberté ?

ZOMPETTE. — Qu'est-ce que c'est, alors ? De la fraternité ?

NOÉMI. — Et cela vous a amusée ?

ZOMPETTE. — Oh ! ma chère, quel vilain mot ! Je ne tiens pas à rester seule. Je ne vois pas plus loin.

NOÉMI. — Vous êtes impossible !

ZOMPETTE. — Pour qui ? Pour Geoffroi ? Je ne demande pas mieux que de m'en aller. J'en ai déjà assez. Ça sent l'encaustique ici et la vieille laine. Un mot de plus et je me barre.

NOÉMI. — Pour aller où ?

ZOMPETTE. — Vous avez toujours besoin de savoir où vous allez, vous ? Je vous plains. Vous ne voyagez pas sans votre indicateur. Moi, ce qui me plaît, c'est de me trouver avec trois francs dans mon sac, une robe sur le dos, un peu triste, sortant d'une maison où je ne reviendrai jamais, jamais et me demandant si je vais prendre à gauche ou à droite. Ça, c'est vivre ! Je retarde tant que je peux le moment où je me fixerai.

NOÉMI. — Ce n'est pas bon de passer un peignoir et des mules ?

ZOMPETTE. — Les mules, chère Noémi, sont les cousines-germaines des pantoufles. Et tenez, ce qui me dégoûte ici, c'est

que l'on est trop bien. On a envie de s'y mettre, en pantoufles. On y a trop chaud quand il fait froid ; on y a trop frais quand il fait chaud. C'est ce que je lui reproche à votre patron. Confortable ! Il est confortable. Il craint les courants d'air. S'il avait voulu, il aurait pu m'appriivoiser, mais non, il préfère vous charger de ça. Monsieur n'opère pas lui-même. Il arrive au dernier moment. La petite femme est là, bien lavée, bien astiquée, bien parfumée, bien éduquée, avec les mots qu'il faut dire... Monsieur est servi, quoi ! Et moi, où est-ce que je mangerai ? Dites... A l'office ? Ma chère dame, je vais probablement beaucoup vous étonner, mais je n'apprécie pas la vie facile. Ne me prenez pas pour plus bête que je suis ! Serinée, je jouerais mon rôle tout comme une autre : un peu la fille à son pépère et un peu la bonne aussi. « Ah ! mon ami, comment ferais-je pour vous tromper ? Je n'y arriverais pas ! » A la gare ! J'attends Geoffroi de pied ferme, puisque vous tenez à ce que je le revoie. Et, dès qu'il sera là, je lui raconterai tout.

NOÉMI. — Tout ?

ZOMPETTE. — Tout. Je ne suis pas pour les restrictions. La franchise, c'est ma propreté, à moi. Et quand j'ai tout dit, c'est comme si rien ne s'était passé.

NOÉMI. — Tenez, vous êtes un monstre !... Mais vous vous faites plus méchante que vous ne l'êtes réellement.

ZOMPETTE. — Moi, méchante ! A qui est-ce que je nuis ? Ils sont tous là à mendier : je leur donne ce que j'ai. Vous ne me demandez pas d'être malheureuse par-dessus le marché ?

NOÉMI. — Ah ! certes, je ne m'occuperai plus de votre bonheur. Je vous prie seulement...

ZOMPETTE. — De revoir Geoffroi jusqu'à ce qu'il en ait assez de moi ?



— A qui est-ce que je nuis ?

(*) Voir les nos 37 à 44 de La Vie Parisienne.



— Je suis morte !

Eh bien, ça va, Noémi. Vous ne voyez donc pas qu'il me persécute parce que je le fuis et que, de nous deux, vous et moi, c'est moi qui ai la vraie manière ! Si j'étais femme à en profiter ! Mais je suis comme ce marchand de la foire aux puces qui dit dans son boniment : « Je vends à bon marché, parce que je ne tiens pas à devenir riche ! » Indécrottable, je vous dis ! Ne pleurez pas. Quand le patron arrivera, il me trouvera dans la salle à manger, assise en face de son couvert et l'attendant. Il en aura une secousse, le pauvre cher homme ! Avez-vous pensé au menu ?

NOÉMI. — Caviar, bisque, perdreau...

ZOMPETTE. — Noémi, quand vous aurez dix ans de plus, je vous conseille de vous entourer de jeunes amis, de louer un petit hôtel particulier et de donner des thés auxquels vous inviterez des messieurs de la Bourse...

NOÉMI. — Je ne me fâcherai pas, ma petite Zompette, il y a des mots que vous ignorez.

ZOMPETTE. — Par exemple ?

NOÉMI. — « Dévouement. »

ZOMPETTE. — C'est un mot de domestique.

NOÉMI. — Si vous y tenez ! Je ferai tout pour épargner un chagrin à Geoffroi. Je ferai tout pour lui procurer un plaisir.

ZOMPETTE. — Savez-vous comment ça s'appelle ?

NOÉMI. — Ce n'est pas à vous que je le demanderai, Zompette.

ZOMPETTE. — La raison ?

NOÉMI. — Vous n'avez qu'un mot dans votre répertoire : « amour ».

ZOMPETTE. — C'est un joli mot pour les personnes qui n'en ont pas peur !

Une heure plus tard.

NOÉMI. — Neuf heures !

ZOMPETTE. — Il a peut-être eu un accident !

NOÉMI. — Ah ! taisez-vous.

ZOMPETTE. — Ce n'est pas en parlant du tonnerre qu'on le fait tomber.

NOÉMI. — Si.

ZOMPETTE. — Je ne le souhaite pas...

NOÉMI. — Il ne manquerait plus que cela !... Ne marchez pas de long en large, je vous en supplie.

ZOMPETTE. — Ce qui me rassure, c'est que je suis toujours prévenue par un rêve : ou je m'envole ou je perds toutes mes dents et, le lendemain, crac ! il y a quelque chose de cassé !

NOÉMI. — Très curieux...

ZOMPETTE. — Ma conversation ne vous intéresse pas.

NOÉMI. — Je commence à être inquiète.

ZOMPETTE. — Moi aussi.

NOÉMI. — Oh ! vous !...

ZOMPETTE. — Vous me prenez pour une bête féroce... Et tenez, s'il l'avait fait exprès d'arriver en retard, il aurait eu raison. Maintenant, je serais contente de le voir arriver...

NOÉMI. — Et moi donc !... Un homme qui est l'exactitude même.

ZOMPETTE. — Dans les trains, il y a souvent des voyageurs qui sont l'exactitude même. Seulement, ils n'y peuvent rien. On les enferme et on leur dit : « Vous arriverez quand vous pourrez. » C'est même ce qui me dégoûte dans les voyages : on cesse d'être son maître.

NOÉMI. — Ah !

ZOMPETTE. — C'est lui ?

NOÉMI. — Non... L'ascenseur monte plus haut...

ZOMPETTE. — Encore un sale instrument. Dès qu'on est dedans, on n'est plus son maître.

NOÉMI. — Lisons, voulez-vous ?

ZOMPETTE. — J'essayais de vous distraire. Je suis aussi malheureuse que vous. Je veux bien lire, mais alors quelque chose de gai, qui se passe au temps des diligences...

Dix heures. Onze heures.

ZOMPETTE. — Une auto... Elle s'arrête ?... Oui...

NOÉMI. — C'est Geoffroi !

ZOMPETTE. — J'ai été tout de même la première à l'entendre !

NOÉMI, *agitée*. — Soit. Entrez dans la salle à manger et ne bougez pas. Je veux lui faire la surprise.

Elle se précipite dans l'antichambre. Geoffroi a le bras en écharpe. Il est suivi d'une dame emmitouflée.

NOÉMI. — Vous êtes blessé !

GEOFFROI. — Une égratignure au bras. Moins que rien. Je ramène M^{me} Frarachaux que j'avais rencontrée dans le train et qui devait seulement passer par Paris... Comment vous sentez-vous, Isabelle ?

ISABELLE, *d'une voix éteinte*. — Morte !

GEOFFROI. — C'est l'émotion... Vous allez dîner avec nous, Isabelle.

ISABELLE. — Dîner ? Je suis morte !

NOÉMI. — Entrez donc par ici, madame... dans le cabinet de toilette...

(Elle indique le chemin et, retenant Geoffroi, lui chuchote vite).

NOÉMI, *bas*. — Elle est ici !

GEOFFROI. — Zompette ? Elle est revenue ! Zut ! Je viens d'inviter Isabelle à dîner... ou plutôt à souper... Comment faire ? Farachaux est un de mes vieux amis de province... Ce sont des gens à préjugés.

NOÉMI. — Je dirai que c'est ma nièce.

GEOFFROI. — Entendu ! Et dans quelle humeur, la petite ?

NOÉMI. — Sait-on jamais ?

GEOFFROI. — Oui, c'est au petit bonheur...

LA VOIX D'ISABELLE. — Geoffroi !

GEOFFROI, *entrant dans le cabinet de toilette*. — Chère amie !...

ISABELLE, *effondrée sur un divan*. — Je n'arriverai jamais à me laver les mains.

GEOFFROI. — D'où souffrez-vous ?

ISABELLE. — Je ne souffre pas...

GEOFFROI. — Alors, un peu de courage, sacrebleu... Du nerf.

ISABELLE. — J'en ai...

GEOFFROI. — On confond le nerf avec les nerfs...

ISABELLE. — Quelle veine j'ai eue de vous rencontrer !

GEOFFROI. — Oui, j'ai amorti le choc... Ça n'a été d'ailleurs qu'un tout petit déraillement.

ISABELLE, *amère*. — Un déraillement dont j'ai été victime ne peut être qu'un petit déraillement... C'est toujours ainsi !... Enfin ! J'ai tout de même eu la chance de ne pas me trouver avec mon mari. Je vois Adolphe dans une catastrophe ! Il est bien tranquille chez lui, au chaud. Adolphe... Il dort dans son bon lit, Adolphe... Ah ! il ne s'en fait pas ! Pendant ce temps-là, j'ai failli mourir...

GEOFFROI. — Il vous a laissée partir seule ?

ISABELLE. — Oui. Il ne danse pas et j'allais à un concours de schimmy, chez des amis à moi... je lui avais demandé de m'accompagner il a refusé.

GEOFFROI. — Il avait peut-être un pressentiment ?...

ISABELLE. — Peut-être.

GEOFFROI. — Je plaisante.

ISABELLE. — Moi je ne plaisante pas ! Et je ne lui pardonnerai jamais de dormir dans son lit pendant que je me demande si je n'ai pas de lésions internes !...

GEOFFROI. — Vous n'êtes pas très juste, Isabelle.

ISABELLE. — Vous croyez que vous connaissez Adolphe ? Comme si les hommes se connaissent ! Ils veulent se voir exquis et délicieux : cela les rassure sur leur propre compte...



— Il me fait de la poudre de riz.

NÉNETTE ou MON PETIT MODÈLE



... Pose pour la tête, la jambe, le dos, pour tout ce qu'on veut... excepté pour la vertu.

GEOFFROI. — Enlevez au moins votre manteau.
 ISABELLE. — Avez-vous remarqué cette petite femme qui était dans notre wagon ?
 GEOFFROI. — Elle ne pensait qu'à arriver au but !
 ISABELLE. — Parce qu'il y avait sur le quai de la gare un gracieux jeune homme qui l'attendait.
 GEOFFROI. — Ils se sont bien embrassés !
 ISABELLE. — Je l'avoue !
 GEOFFROI. — Ah ! vous l'avez remarqué aussi !
 ISABELLE. — Nous, personne ne nous attendait. Si : votre gouvernante.
 GEOFFROI. — Retirez donc votre chapeau.
 ISABELLE. — Geoffroi, c'est ridicule ce que je vais vous dire, mais il me semble que je me sentirais mieux si quelqu'un m'embrassait.
 GEOFFROI. — Je suis là, chère amie !

Il l'embrasse sur le front.

ISABELLE. — Merci ! Vous ne vous êtes pas fait mal ?
 GEOFFROI. — C'est que nous ne sommes pas seuls.
 ISABELLE. — Ah ! oui, la gouvernante.
 GEOFFROI, *rectifiant*. — L'intendante.
 ISABELLE. — La servante-maitresse.
 GEOFFROI. — Qu'allez-vous penser ? Et il y a aussi sa nièce...



— Enlevez-moi mes souliers.

ISABELLE. — Un harem ! Je tombe à pic, moi ! Toujours ma chance ! Elle est dactylographe, la nièce ?
 GEOFFROI, *bafouillant*. — Sans doute... oui... je n'en sais rien.
 ISABELLE. — L'estomac me fait mal.
 GEOFFROI. — C'est que vous avez faim !
 ISABELLE. — Diagnostic optimiste ! J'ai perdu ma poudre de riz dans la bagarre...
 GEOFFROI. — Vous en trouverez ici.
 ISABELLE. — Oh ! je suis tranquille ! Vous aussi, vous êtes tranquille... Il faut un accident de chemin de fer pour que vous tombiez dans mes bras !... Je n'ose pas me regarder dans la glace...
 GEOFFROI. — Osez.
 ISABELLE. — Je dois être hideuse.
 GEOFFROI. — Vous êtes ravissante. L'émotion vous sied.
 ISABELLE. — Est-ce que j'ai beaucoup crié ?
 GEOFFROI. — Beaucoup ! Tellement que l'on ne s'est occupé que de vous.
 ISABELLE. — Quel est donc l'imbécile qui a dit : « Laissez-la ; elle n'a rien du tout. »
 GEOFFROI, *modeste*. — C'était moi !
 ISABELLE. — Vous ne m'en voudrez pas, mais j'ai cru reconnaître la voix de mon mari.
 GEOFFROI. — Mettez-vous à votre aise... voulez-vous que je demande à Noémi ou à la femme de chambre de vous aider ?
 ISABELLE. — Votre bras vous fait très mal ?
 GEOFFROI. — Non.
 ISABELLE. — Alors, enlevez-moi mes souliers...

Geoffroi s'agenouille.

ISABELLE. — Il faut un accident de chemin de fer pour que vous tombiez dans mes bras. Il faut que je vous demande de m'enlever mes souliers pour que vous vous jetiez à mes genoux. C'est flatteur !
 GEOFFROI. — Na !... Maintenant...
 ISABELLE. — Allez retrouver l'intendante et la nièce de l'intendante, pacha !
 GEOFFROI. — Et dans dix minutes, nous souperons tous ensemble !
 ISABELLE. — Souper ? Je suis morte !

(A suivre.)

HENRI DUVERNOIS.

LE TOUR DU DEMI-MONDE



Des turbans, des mantilles, des burnous, des jupes en plumes d'autruche ou en poils de singe...

PETIT VOYAGE A TRAVERS LES MODES



Des kimonos, des robes-chemises, des chemises sans robe, voilà ce qu'on appelle des toilettes bien parisiennes.

Confidences
d'un
Louis

J'ai retrouvé, dans une des poches d'un vieux gilet abandonné une pièce d'or de vingt francs.

Un louis — un louis sonnant et trébuchant, un de ces louis comme on n'en fait plus !

C'était d'ailleurs un napoléon... Cette effigie laurée me rappela, non les plus tristes jours de notre histoire, mais, au contraire, l'heureux temps où nous connaissions la douceur de vivre pour pas trop cher. Sur la paume de ma main tremblante, je tenais cette épave d'un passé à jamais révolu. Louis, honnête louis, comme tu me paraissais beau ! Je compris la folie de l'avare et, jetant un regard soupçonneux autour de moi, je fermai la porte.

Pendant longtemps, je contemplai mon louis, admirant ses reflets fauves, le faisant tinter sur le marbre de la cheminée, le soupesant avec volupté.

— Au moins, toi, lui dis-je, tu n'as pas émigré dans les Amériques, tu n'es pas allé rejoindre tes frères chez ces neutres qui, après nous avoir pris notre or, traitent nos billets comme des chiffons de papier !... On dira que tu n'as pas fait ton devoir, que tu t'es embusqué. Ce n'est pas de ta faute, tu n'as pas été touché par l'ordre d'appel. Et puis, il est toujours temps... En attendant, laisse-moi t'admirer, te caresser, ô louis merveilleux ! Il y a si longtemps que cela ne m'est pas arrivé !

Vous me croirez si vous voulez, mais j'entendis nettement une voix — une voix d'or — qui disait :

— Je ne suis cependant qu'une modeste pièce de vingt francs. On ne me traite point, d'habitude, avec tant d'égards ! Avant d'échouer dans cette poche de gilet, je roulais avec d'autres de mes semblables et personne ne faisait attention à moi...

— Ah ! c'est bien changé !

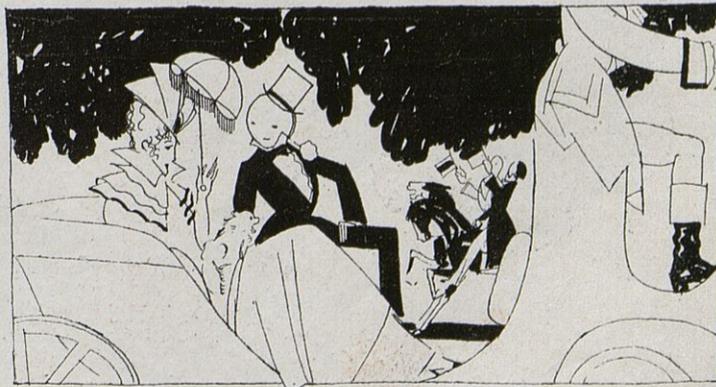
Je mis le louis au courant des événements de ces dernières années.

— Vous m'étonnez, me dit-il. J'ai vu la guerre de 1870... Nous avons été vaincus et nous nous en sommes tirés avec cinq milliards. Si je vous comprends bien, nous avons été vainqueurs et...

— Et cela nous a coûté beaucoup plus cher !

— La victoire avait une paille ! Ce n'est pas comme moi... En effet, le louis, qui se trémoussa, rendit un son pur.

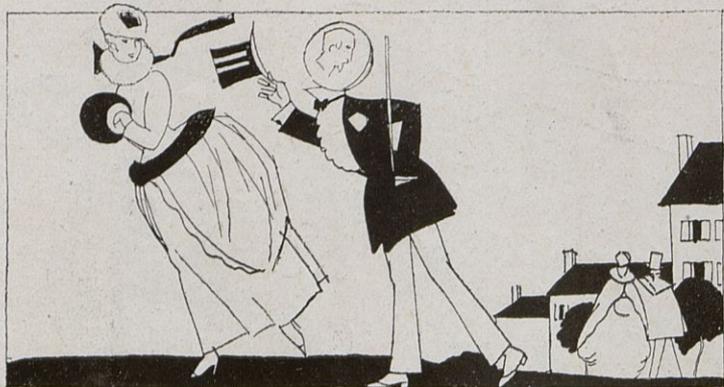
— Je veux, me dit-il, vous raconter mon histoire... Je la croyais banale, mais, après votre récit, je la trouve moi-même surprenante. Je suis né en 1867 : le monarque dont le profil s'inscrit sur mon disque était alors aimé, sinon des Parisiens, du moins des autres Français. Le « napoléon » en or jaune était le signe respecté de la richesse nationale et, partout dans le



L'AMOUR POÉTIQUE ET L'AMOUR PROSAÏQUE



Lindor aux pieds d'Artémise.
La Tulipe et sa payse...
Qu'importe les amoureux
Si Cupidon est heureux!



monde, il affirmait notre prospérité. Alors, je suffisais à faire les frais d'un déjeuner au Café Anglais... Avec deux ou trois de mes pareils dans la poche, on pouvait aller chez Mabille et jouer les mylords. Vingt-cinq napoléons par mois payaient les caresses et peut-être la fidélité d'une cocodette élégante ; cinquante assuraient pour un mois aux Variétés la fantaisie de José Dupuis ; il n'en fallait que cent pour retenir dans ce théâtre la grâce et le talent d'Hortense Schneider. Pour cinq napoléons, Henri Rochefort prodiguait sa verve dans le *Figaro* et on s'habillait à la dernière mode chez Dusaussoy...

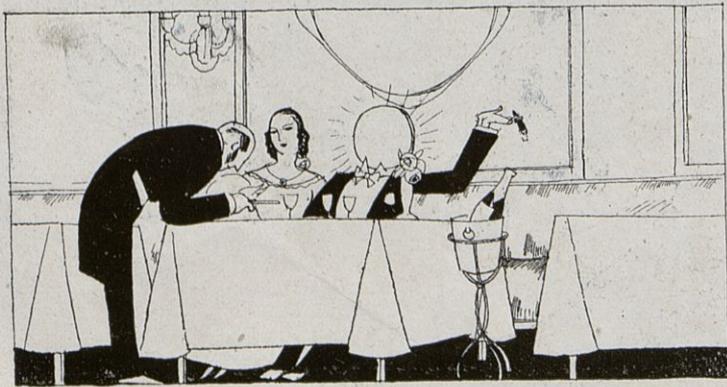
— Aujourd'hui, un petit tailleur de quartier en demande vingt-cinq pour un complet en coton !

— Vint la guerre, l'autre... Je ne fus pas de ceux que les Prussiens enfermèrent dans la forteresse de Spandau. Je restai en France... A peine s'aperçut-on, d'ailleurs, de leur départ. Nous étions tant ! Rien n'était changé... Pour me gagner, un artisan travaillait cinq jours ; à cinq ou six, nous combions, à la fin du mois, les vœux d'un petit fonctionnaire ; à huit, nous formions la solde d'un lieutenant. Je cessai d'être un « napoléon » : ce nom sonnait moins bien que notre métal aux oreilles des républicains. Je repris mon nom de « louis », le nouveau régime n'ayant jamais, au fond, inspiré assez de confiance pour qu'une pièce d'or s'appelât Marianne. Un louis était encore, à lui tout seul, une somme... Et quand j'apparaisais sur une cheminée de la rue Bréda, je faisais figure de cadeau princier. J'étais si munificent que ma moitié, la pièce de dix francs, prit à son tour de l'importance et fut baptisée « demi-louis », voire « petit louis ». Quant aux pièces d'or de cinq francs, elles commencèrent à prendre le chemin des Indes où la plupart ont terminé leur carrière dans la tombe d'un *parsi*. Le Charon de cette religion est plus exigeant que l'autre : il ne passe pas les morts sur le Styx pour une obole !

Après un court silence, la voix reprit :

— Des années s'écoulèrent... J'allais de gousset en gousset, de tirelire en tirelire, de comptoir en comptoir, de coffre-fort en coffre-fort. Que d'or ! Un regard de Louis enfantait des Corneilles, mais un regard de la France enfantait des louis... Alors apparurent des pièces au reflet rougeâtre. La gravure, qui représentait une Marianne un peu maigre et un coq avantageux, était très fine et même assez jolie. Mais l'or avait une couleur étrange... Que voulez-vous, pour moi, l'or est jaune, comme les blés, le soleil et les cheveux de Vénus !

— Les louis républicains étaient charmants... N'en dites pas de mal, vieux bonapartiste !



LA CHASSE AUX FOURRURES



PETITE FABLE AUTOMNALE

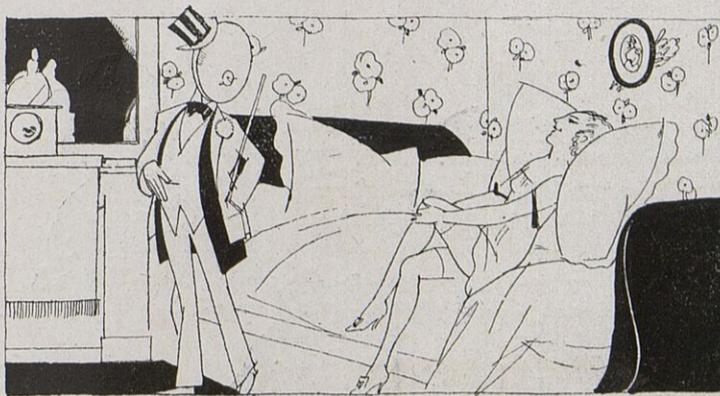
...une étole
rubicule! »



« Entendu!...
Semain à trois heures
je te prends pour
aller chez
le fourreur. »

six heures...
...personne!

« allons...
encore une fourrure
qui ne sera
que du lapin!!! »



— J'ai fraternisé avec eux dans bien des poches et bien des tiroirs ! Nous étions égaux et nous menions une existence mouvementée. Pouvais-je prévoir qu'un jour tant de mes frères seraient déportés et mis au secret dans les caves des banques étrangères, que moi-même, oublié au fond d'une poche, je n'aurais pour compagnes, pendant six ans, que des mites ?... Il est vrai que je n'en ai pas peur.

— Ah ! vous n'étiez pas le plus à plaindre !

— Je me souviens des derniers mois qui précédèrent ma claustration. J'étais quelqu'un ! Je réglais un bon dîner, non plus au Café Anglais, mais enfin dans un restaurant encore élégant. Je payais le cachet d'un professeur de tango...

— Heureux temps !

— J'étais la rançon versée mensuellement au logeur par le pauvre étudiant du Quartier-Latin ; je faisais les frais de deux bons fauteuils au théâtre...

— Est-ce possible ?

— J'étais le tribut classique versé à maintes petites femmes qui ne manquaient pas d'allure...

— Comme tout cela est loin !

— A deux, nous étions le salaire de Pot-Bouille, le dénier à dieu de la concierge, le petit cadeau à la demi-mondaine de la rue Marbeuf...

— Assez, assez !

— A moi seul, j'acquittais la facture de trois cravates de grand luxe ou celle d'un chapeau qui faisait le bonheur de Mimi Pinson ; je suffisais aux dépenses, pendant tout un soir, du calicot prodigue et du provincial débauché. Est-il donc fini, ce temps-là ?

— Hélas !

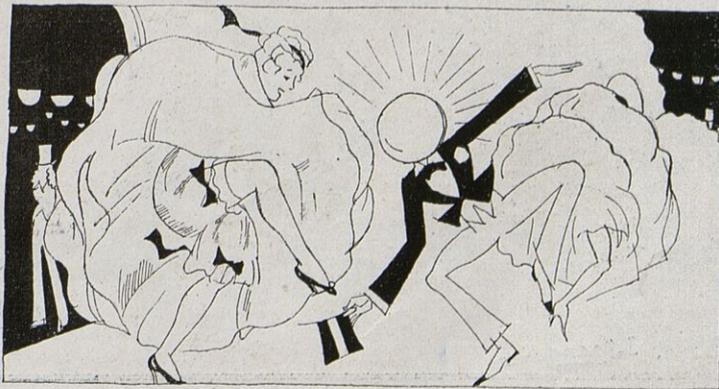
— Par quoi donc ai-je été remplacé ? Par un plomb vil ? Ou bien les réformateurs, les philosophes, les moralistes ont-ils supprimé l'or tant de fois maudit par eux ?

Je montrai au louis une poignée de papiers déchiquetés et graisseux.

— Fi, dit-il, cela sent mauvais. J'ai connu, au fond d'une cassette, un très vieux louis qui me parlait avec horreur des assignats... En êtes-vous revenus à ce système ?

A ce moment — m'étais-je endormi ? — j'ai fait un mouvement brusque et la pièce d'or est tombée sur le parquet. Je l'ai retrouvée, non sans peine, sous un meuble et, le lendemain, craignant ses discours, je l'ai portée à la Banque de France.

CLÉMENT VAUTEL.

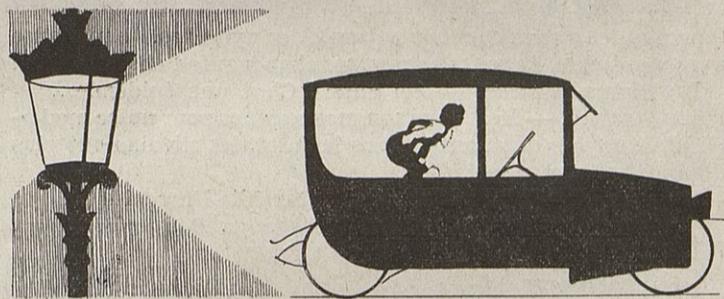




LE BEC DE GAZ DU 21. — Encore une nuit, une nuit à passer... Dieu, que la vie est quotidienne ! comme disait tout à l'heure un passant attardé. Ce devait être un de ceux-là qu'on nomme les poètes. Il brandissait une canne qui lui servait à ponctuer ses discours. J'ai remarqué que la nuit rend éloquente cette sorte de promeneurs. D'ailleurs, je les connais : ils ne peuvent se coucher. Ils s'adressent aux étoiles entrevues entre les murailles noires des immeubles ; et ils donnent, en passant, comme pour les flatter, un coup de canne d'intelligence aux vieux réverbères amicaux.

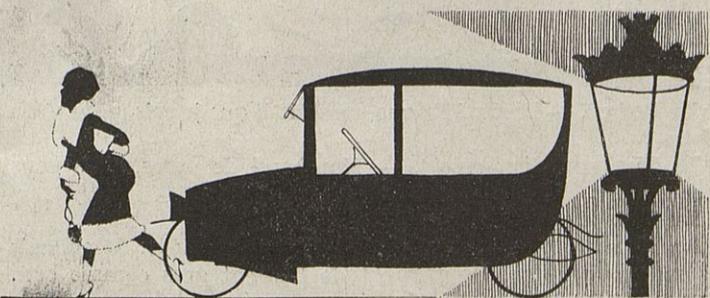
« Comme cette rue est obscure — je *donne* pourtant autant que je peux — et silencieuse ! On se figure que les dames logées en ces quartiers ont une tout autre existence ; à la vérité, elles sont bien raisonnables, et se couchent comme les poules.

« Mes confrères du coin de l'avenue sont à leur poste. Bonsoir, camarades ! Voici le signal vert de l'arrêt facultatif. Mais le



dernier tramway, à cette heure-ci, est rentré au garage et dort depuis longtemps dans son box. De rares taxis passent encore, de loin en loin, à toute vitesse. Ils ramènent les derniers « théâtres ». Dans une demi-heure ce sera fini, et il n'y aura plus, jusqu'au matin, que la ronde des deux agents cyclistes qui passent toutes les nuits, leur tournée faite, pour rentrer au poste de l'avenue Wagram.

« L'entresol du 18 reste éclairé bien tard, aujourd'hui ! C'est chez la dame entretenue qui a une petite « conduite intérieure » qu'elle-même met en marche chaque après-midi, après déjeuner, pour aller faire son tour au Bois. Elle est très jolie, très bien habillée, et voilà une femme, au moins ! Elle sort tranquillement : l'auto est là, au bord du trottoir. Elle met les gaz... Contact... Bon ! Elle attrape la manivelle : au quart de tour voilà le moteur parti à plein régime. Alors, elle s'assied au volant, ramène ses jupes sous ses jambes, tire la portière et démarre

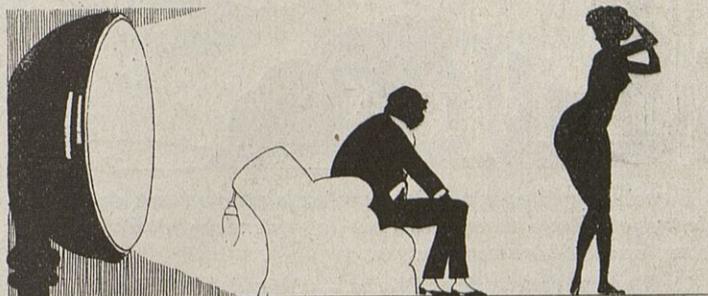


à l'accélérateur ; tandis que son vieux, à la fenêtre, à côté de la femme de chambre, la regarde partir, accoudé à la barre d'appui... C'est lui qui est là, comme tous les soirs. Son auto, à lui, une grande voiture de ville, l'attend à la porte.

L'AUTO QUI ATTEND DEVANT LE 18. — Re-e-e, et re-e-e, et re-e-e. Qu'est-ce qu'il attend, ce soir, le patron ? Eh ! ne serait-il pas mieux auprès de sa femme, et moi au garage, plutôt que

de me tenir là, pendant des heures, secouée par le moteur au ralenti, tandis que le chauffeur commence sa nuit en dormant sur les coussins ?

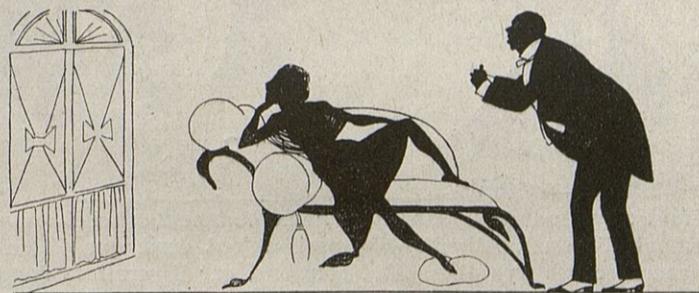
« Et quel chauffeur ! Il ne s'aperçoit même pas qu'un des cylindres ne *donne* pas. Une nuit de la semaine dernière, nous avons eu, rue Clapeyron, une panne causée par la plaque à collerette... Une simple vis à serrer... Pensez-vous que cet



imbécile était capable de voir ce qu'il y avait à faire ?... La magnéto, pour lui, c'est de l'hébreu !... Sans un chauffeur de taxi qui a donné un coup de main, il aurait fallu une remorque pour rentrer.

« Avec tout ça, le patron ne descend toujours pas. Je me demande ce qu'il peut fiche là-haut, à l'âge qu'il a. Je vois le jour où on nous le descendra, porté aux deux bouts par le concierge et la femme de chambre de Madame... Quand on pense que ça se fait transporter, dans le jour, de ministère en ministère, pour la reconstruction des régions libérées !... »

LA FENÊTRE ÉCLAIRÉE DU 18. — Ah, mes enfants ! Est-ce que ça va bientôt finir, cette vie, et va-t-on nous laisser dormir, la chambre et moi ? Encore, si l'on nous tenait éveillées pour éclairer un gentil spectacle ! Mais, rien de tel, je vous le jure et c'est brûler de l'électricité en pure perte.



« La petite bâille tant qu'elle peut et regarde tour à tour la pendule et la porte. Ah ! s'il n'y avait pas la « conduite intérieure », l'entresol gentiment meublé, les bijoux, les chapeaux et les robes... et les belles heures libres de la journée, et les rendez-vous de bons camarades, l'après-midi, au Bois !

« Le patron, je ne sais pas ce qu'il a, ce soir. Il ne peut pas s'en aller ; il est tendre. Ça fait bien dix fois qu'il lui demande si elle l'aime vraiment pour lui-même. Elle est bien trop fine pour lui dire ni « oui », ni « non » : elle sourit, elle fait des petites mines, se laisse embrasser les mains... Ce petit jeu-là risque de s'éterniser.

« Et M. Robert, pendant ce temps-là, qui passe et repasse sur le trottoir d'en face, attendant, pour monter, le départ de l'auto, et le signal convenu de la lumière électrique éteinte et rallumée à temps égaux, trois fois de suite »...

MARCEL ASTRUC.



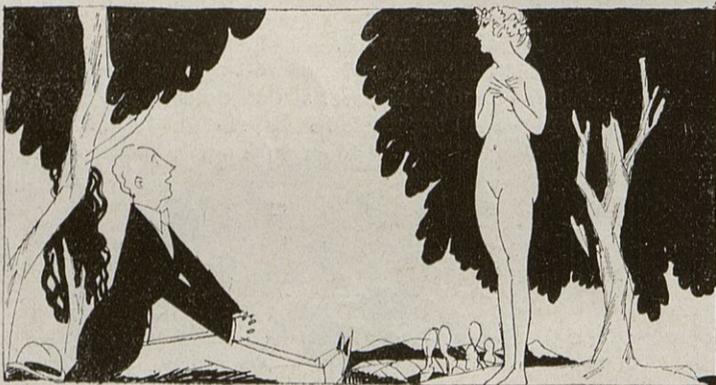


La scène représente une forêt profonde pendant une de ces dernières journées automnales dont la splendeur dorée se voile coquettement de brumes mauves.

LE POÈTE, couché dans l'herbe. — Oh qu'on est bien ici, dans la verdure, parmi les mousses, les feuilles d'or, les branches qui sentent bon, et, il est vrai, les puces mordantes... Pasiphaé, au temps même qu'elle faisait le veau, ne se reposait pas autrement ! Et rien ne vaut la paix de la campagne. La fraîcheur du matin m'avait inspiré d'écrire un poème en dix mille vers, mêlé de chants, qui eût rempli quatorze numéros de la *Vie Parisienne*. Mais la douceur du soir, et aussi mon scepticisme naturel m'ont dissuadé de ce projet...

Il pense. Cela ne lui prend pas longtemps.

LE POÈTE. — Sachant que j'étais allé pour l'automne me



réfugier au fond des bouas silencieus, comme il est si gracieusement dit dans *Mireille*, des amis m'ont écrit que j'allais rencontrer des nymphes. Ah ! sourions, car il serait fatigant de se tordre, principalement sur un lit de cailloux... Des nymphes ! Plût au Ciel !... Mais ce n'est pas le Ciel qui s'occupe de cela. C'est Pan. Pan, qui est-ce qui est là ? Personne !

UNE NYMPHE, apparaissant. — Si, moi ! Bonjour, étranger...

LE POÈTE, stupéfait. — Bonjour, étranger !... Cette femme a dû jouer à l'Odéon. Bonjour, madame... Vous faites du cinéma ?

LA NYMPHE. — Du cinéma ?

LE POÈTE. — Dans ce costume... Je pensais que vous tourniez un film. C'est gentil, cette robe de fox-trot. Et ces cheveux courts comme à Montmartre.

LA NYMPHE, accent paysan. — Montmartre ? Un film ? On ne connaît pas ça, ici. On n'est pas de vos Parisiennes, dites donc. On ne se met pas de rouge sur la figure, nous autes !

LE POÈTE. — Vous autes ! Alors, qui est-ce qui vous en met ?



LA NYMPHE. — C'est le soleil.
LE POÈTE. — Oui ; il le met mal... Il fait ça de trop loin. Enfin !... Et après ça, qu'est-ce que vous allez nous dire ?
LA NYMPHE, comme dans une revue. — Je suis la nymphe de la source.
LE POÈTE. — En quoi cela consiste-t-il ?
LA NYMPHE. — A regarder couler l'eau.
LE POÈTE. — Ho ! Ho ! J'espère que vous avez le repos hebdomadaire ?
LA NYMPHE, ahurie. — J' sais pas.
LE POÈTE. — Et votre syndicat ? Qu'est-ce qu'il en dit ?
Elle le regarde avec effarement.
LE POÈTE. — Mais comment vous occupez-vous ?
LA NYMPHE, récitant. — J'ai assez à faire pour éviter les



faunes et les autres ennemis naturels des nymphes. Je m'amuse avec mes sœurs. Ce sont des gamines char-mantes, char-mantes !

LE POÈTE, furieux. — Ici aussi ! C'est une épidémie...

LA NYMPHE. — Mais nous sommes connues pour notre modestie. Je suis une débutante. Dans la forêt, les silvains ont plus d'importance que moi.

LE POÈTE. — Tout comme à la Comédie-Française !...

Un temps. Il la regarde. Songe.

LE POÈTE. — A quoi pensez-vous ?

LA NYMPHE. — A rien.

LE POÈTE. — C'est ce que je craignais ! Dites-moi, je suis lassé des femmes des villes. Vous êtes une femme de la campagne, mon rêve. Quel serait votre rêve, à vous ?

LA NYMPHE, d'un seul élan. — Ben franchement ? Eh ben, je voudrais un peigne avec des brillants, un corsage à carreaux et des bottines jaunes à boutons !



LE POÈTE. — Dieux ! Et que faudrait-il que je sois, pour vous plaire ?

LA NYMPHE, timidement. — Marchand de pores, sans vous commander.

LE POÈTE. — Hein !

LA NYMPHE. — Dans c'pays-ci, c'est le meilleur. Je connais les villageois, allez. Ils gagnent de l'argent gros comme eux. Mes sœurs les épouseraient ben !

LE POÈTE. — Oui, vous jugez ça en femmes de la campagne.

LA NYMPHE. — Bédame ! Il faut manger, qu'elles disent.

LE POÈTE. — Au fait, qu'est-ce qu'elles mangent, les nymphes dans les bois ? Des fleurs ?

LA NYMPHE, avec candeur. — Pensez-vous ! Elles mangent du foin.

LE POÈTE. — Oh ! oh ! oh ! oh !

Il se lève, la salue avec dégoût, et s'en va sans se retourner.

HERVÉ LAUWICK.

CHOSSES ET AUTRES

On n'avait point vu une telle salle depuis les Russes. C'était la mobilisation des grands jours ou plutôt des grands soirs. Et le théâtre des Champs-Élysées se prête fort bien à ces magnificences.

Mais que de fourrures ! Serait-ce une nouvelle forme de l'aristocratie pour les femmes ? Qui n'a pas sa zibeline, son manteau de chinchilla, ou son hermine ? Il y en a pour tous les goûts, pour toutes les bourses et la marge est grande entre cinquante et trois cent mille francs. Or, aux fauteuils de balcon, depuis le premier fauteuil de droite qu'occupait la charmante M^{me} René Jacquemaire et sa mère, M^{me} Jeanne La vin, jusqu'au dernier fauteuil de gauche, où demeurait, menue et jeune *for ever*, M^{lle} Cléo de Mé.ode, toute chacune avait sa fourrure... On manquera peut-être de charbon cet hiver, mais on ne saura, certes, manquer de fourrures ou s'abriter.

Les loges étaient abondamment garnies : de ces Parisiens qui sont toujours les mêmes et semblent beaucoup plus à présent les personnages d'une revue (que nous sommes un peu las d'entendre) que des bonshommes vivants et réels. Vraiment, est-ce possible : M. Arthur Me.er qui ne vieillit pas plus que M^{lle} Cléo de Mé.ode et les frères Is.la qui sont tels qu'on les a toujours connus. M. Henri Lete.liier survient, morne et triste, précédé d'une mince Américaine (chinchilla) et d'un énorme Napolitain (homme d'affaires) suivi du tout petit S.m (dessinateur). L'Italien et S.m ont l'air de préparer un numéro d'excentriques. S.m est sombre, le Napolitain ventru est gai. Charmant contraste.

Tête étrange, crêpue, front intelligent, attitude amusée et naïve, Philippe Bert.elot voisine avec M^{me} Lucien Muh.feld et M. André G.de consulte de belles images non loin de M^{me} Mis.sia God.bska (fourrures). M. Pierre de Lacr.telle (prochain prix Goncourt) parle avec M. Henri Duv.rnois et M. Abel He.mant. M. André de Fouqu.ères, encore hâlé par Dinard, arbore un foulard mi-noir mi-blanc d'un plaisant effet. Cependant les ballets se déroulent. Un premier décor de Stei.lein, un autre de Pierre Bon.ard qui est une chose délicieuse et ces *Derviches*, dansés simples, émouvantes en leur simplicité et qui retentissent étrangement dans les cœurs épris d'Orient.



On se marie beaucoup. C'est une épidémie qui dure et on en parle comme des épidémies, c'est-à-dire qu'on discute des traitements et que la même question se repose à chaque mariage nouveau. Habit ou redingote ? Redingote ou jaquette ? Le dernier duc s'est marié en habit... Oui, mais le comte de C... a mis une jaquette. Et notre Anatole Fr.nce était en veston. Cependant, à Londres, on en tient pour l'habit...

La jeune fiancée, la nymphe, comme on dit en Grèce, si elle a le goût du monde, souhaite, ce qui est naturel, un mariage mondain. Soirées de fiançailles, dais, vélum, cortège, réceptions rien n'y doit manquer. Les invitations sont parties à travers le monde, les magazines féminins de France et d'Amérique sont invités, les photographes sont mobilisés... Mais si cette jeune fille aime encore mieux son fiancé que le monde, elle appréhende un peu ce jour, tout ce « fla-fla » ; le passage à travers la foule, dans le sentier sombre de l'église, bordé de lêtes penchées, dévotrices ou ironiques. Elle pense : « Si on pouvait se marier dans un petit coin à la campagne, entre soi. » Et, de fait, il y a eu beaucoup de mariages à la campagne. Après quoi, on faisait danser les gens, vieux serviteurs et paysans, sur des airs anciens...

Bon exemple à suivre à Paris. Sitôt le lunch terminé, on danse. On danse éperdument. Car que faire après un mariage, sinon danser ? Jadis, pourtant cela se passait autrement. Maintenant, c'est pendant un *schimmy* qu'on débine la fiancée.

— Je vous assure qu'elle a des petits points noirs sur le nez.

— Lui a l'air gauche... Vous connaissiez l'air qu'on joue...

— Sa sœur n'est pas mal... Oui, j'aime assez *Dardanella*.

Les jeunes mariés dansent. Ce n'est pas la première fois. Ils se sont fiancés en dansant. Ils se marient en dansant. Tout à l'heure, ils s'arrêteront : un coup d'œil sur les bagages. Quelques minutes de solitude. Dans la pièce voisine, on entend la musique d'un *one step*, le bruit des pieds sur le parquet. C'est plus « à la page » qu'un beau voyage. Drôle d'époque.



Il y a eu beaucoup de morts importantes, beaucoup trop pour qu'on ait remarqué la disparition d'un poète, broyé en Italie dans un accident de chemin de fer. Pierre Al.in était une âme jolie, un cœur délicat, une nature simple, tendre et sensible. Il était timide. Il était pauvre. Parfois, on le voyait dans un salon parisien, demeurant à l'écart, écoutant, puis lorsqu'on l'en pressait, se mettant au piano où il chantait ses mélodies et ses poésies. Il évoquait les terres algériennes, les pays cuits de soleil, les êtres colorés, les beaux sites qu'il aimait. Et il se dégageait de ce qu'il exprimait, de sa musique et de ses vers, des nuances délicates, teintées parfois de mélancolie.

A Venise, où il avait passé la saison, il avait été invité au palazzo d'une vieille famille italienne qui aime les artistes. Accueilli avec grâce, Pierre Al.in avait voulu deux jours, avant son départ, remercier ses hôtes et leurs amis en leur donnant un thé somptueux où rien ne manquât, dans un des beaux endroits de Venise. Et il avait fait les choses en poète généreux. Or, la veille de son départ, il s'était trouvé avec fort peu d'argent en poche (la cigale avait chanté tout l'été) et, après avoir fait ses adieux, il s'était glissé furtivement pour rentrer en France dans un wagon de troisième classe. Et ce sont précisément deux wagons de troisième classe et eux seuls qui ont été écrasés dans cet affreux accident. On ne refait pas sa destinée : celle-ci où il y a eu un mépris poétique des réalités aura été assez harmonieuse et touchante en son tragique dénouement.

LES THÉÂTRES

Au Théâtre Saint-Martin : *L'Appassionata*.

M. Pierre Frondaie s'est défendu d'avoir fait, dans sa pièce récente : *L'Appassionata*, le portrait de M. d'Annunzio. On sait que M. Théodore Botrel, poète national ou se croyant tel, vient de s'attaquer comiquement à l'auteur du *Feu*. Je suis bien content de savoir que M. Pierre Frondaie n'en a point fait autant, ou qu'il l'ait dit, ce qui est tout comme. Il n'a donc commis qu'une maladresse puisque le public ne saura pas ne s'y point méprendre. Car, enfin, s'il n'a pas spéculé sur le scandale d'où vient à M. Frondaie l'idée de choisir pour héros un poète génial, italien par surcroît ? Que le hasard est donc regrettable qui nous conduit à de telles rencontres !

Au reste, M. Pierre Frondaie jongle avec les génies. Il ne craint pas d'abriter un fait-divers mélodramatique, j'entends sa pièce, sous le titre d'une des plus pathétiques et des plus déchirantes sonates de Beethoven, et son héros, comme je l'ai déjà dit, a du génie. Malheureusement, tout le monde ne peut pas écrire la comédie du génie, même point le drame. Le héros de M. Pierre Frondaie n'est, en définitive, qu'un « m'as-tu lu » inconsistant et qui n'échappe pas aux lieux communs les plus ternis par l'usage. Décidément, M. Pierre Frondaie a raison. La méprise, à la réflexion, est impossible. J'ai l'impression que M. Pierre Frondaie n'a pas eu besoin d'aller jusqu'en Italie pour rencontrer l'original de son personnage.

Heureusement, la Providence veille. Entendez par là que, dans ce mélodrame ennuyeux, il est quelques instants joyeux auxquels l'auteur n'a collaboré qu'indirectement, mais que le ciel, en sa bonté, nous dispense pour nous remettre d'un spectacle terriblement fatigant. Pour M. Pierre Frondaie qui ne se représente encore les peintres qu'en rapins de Murger, vous devinez que la passion demeure avec tous ses accessoires romantiques, ses trémolos, sa guitare et ses articles de bazar. C'est généralement lugubre, parfois assez gai. Ne nous frappons pas. M. Pierre Frondaie n'a pas écrit une bonne pièce. L'événement est sans importance.

LOUIS LÉON-MARTIN.

LA MODE

AU

HIGH LIFE TAILOR



Voici l'automne, l'hiver approche. C'est l'heure des nobles et des généreuses inspirations, le moment où tous les chœurs de la beauté accordent leur lyre et la Muse leur parle : « Poète, prend ton luth, et me donne un baiser ». Lequel de nos grands écrivains pourrait glorifier comme ils le méritent les magnifiques chefs-d'œuvre créés cette saison par le puissant **High Life Tailor**, quel poète pourrait dire l'enthousiasme délirant de nos exquises Parisiennes devant les centaines de modèles groupés 12, rue Auber, et 112, rue Richelieu, pour le bonheur des yeux et le plaisir des cœurs ?

Le catalogue de costumes sur mesure sans essayages, contenant la manière de prendre soi-même ses mesures strictement exactes, est envoyé gracieusement à toute demande adressée à **High Life Tailor**, 112, rue Richelieu, ou 12, rue Auber, Paris.

PARIS-PARTOUT

Vous ne perdrez pas votre temps, mesdames, en lisant ces quelques lignes; elles vous apprendront, à votre grande joie, que le seul moyen de devenir et rester belle, c'est de faire un usage constant de la merveilleuse *Reine des Crèmes*, Crème de Beauté incomparable, un véritable velours pour votre derme.

J. Lesquendieu, Parfumeur, Paris.

En vente chez les coiffeurs, parfumeurs, magasins de nouveautés.

Prenons garde aux contrefaçons du célèbre « Ricqlès », suscitées par plus de soixante-quinze années de renommée universelle. — Le « Ricqlès » n'a pas de rival pour l'hygiène générale de la toilette.

APRÈS L'ONDÉE...

Qui est la vie des fleurs, mais la mort des ondulations au fer, seules revivent, celles faites électriquement par le grand spécialiste parisien Eugène SPONCET, 6, faubourg Saint-Honoré, car il transforme les cheveux en frisure naturelle. Dames et Messieurs.

Des lacs du soir, des sources pures, tels sont les yeux des femmes. Le Cillana de BICHARA et son Mokoheul leur versent l'ombre suave des cils et des paupières, l'errante douceur d'un feuillage. — BICHARA, parfumeur syrien, 10, Chaussée d'Antin.

Les ravissantes Chemises inédites d'**YVA RICHARD** C'EST TOUT LE CHIC PARISIEN, 7, r. St-Hyacinthe (Opéra)

Madame, voici l'hiver avec ses longues soirées froides et tristes. Un intérieur, pour être confortable et plaisant, doit être chauffé douillettement par un foyer agréable et gai : radiateur parabolique LEMERCIER frères.

Pour bien suivre la mode.

La mode est capricieuse, cependant elle n'a jamais banni la sveltesse du suprême « chic » de ses créations. Un corps souple et mince a toujours été facilement et élégamment habillé, aussi celles d'entre nous qui voient leurs lignes s'épaissir par une inutile addition de graisse, ont-elles le souci de suivre un régime sévère qui leur rendra leur souplesse. Point ne sera besoin d'un régime si elles font une cure de dragées « Tanagra » qui, en peu de temps, amaigrissent sans débilitier pour le plus grand profit de l'élégance et de la santé. La boîte franco, 12 francs. Pharmacie Couderc, 53, boulevard Saint-Martin, Paris.

Cours de Maîtrise

Angoisse, crainte, timidité, vaincues par la rééducation de la volonté.
Cours par correspondance.
Jane Houdeil, Ecole de la Pensée, Le Lièvre, Biarritz



"Carpatzi," présente

Ses Tapis Roumains

Ses Meubles Roumains

Ses Blouses Roumains

Ses Robes, ses Curiosités Roumains

Vente exclusive:

374, rue St-Honoré, Paris

FOURRURES

GRAND CHOIX — BAS PRIX
Réparations — Transformations
NICOLAS, Téléph. Trud. 64-2
5, rue Bourdaloue, — PARIS

MODÉLISTE POUR DAMES

Costumes, manteaux à façon, réparations, transformations. DE VYVER, 72, Rue de Cléry (2^e).

ÉPILATION (Electrolyse)

Doctoresse Marthe GAUTIER, 46, r. de Bondy, 46 (Bd. St-Marin)
Lundi, Mardi, Mercredi, Jeudi, de 2 à 6 h. Tél. Nord 82-24

CHIENS de toutes races, de police, de luxe, d'appartement. Expéditions France, bonne arrivée garantie. *Select Kennel*, 31, avenue Victoria, Bruxelles.

SITUATION LUCRATIVE

INDÉPENDANTE et ACTIVE, pour les deux sexes par l'École Technique Supérieure de Représentation, 58 bis, Chaussée d'Antin, Paris, fondée par des industriels. Cours oraux et par correspondance. — Brochure gratis.

MAISONS RECOMMANDÉES

A. HERZOG 41, r. de Châteaudun, PARIS. Objets d'art. Ameublements anciens et modernes.

LES GRANDS HOTELS

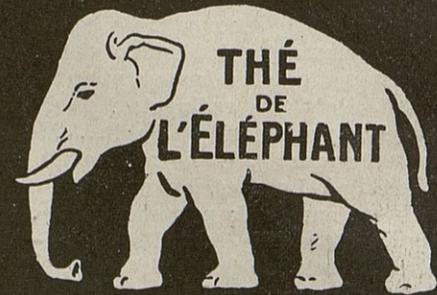
PARIS. — **TOURING-HOTEL**. Confort moderne. 21, r. Buffault (r. Châteaudun). Ch. dep. 7 fr. Tél. Cent. 58-15



LA CHAUSSURE DE LUXE

AUX FUMEURS

Vous pouvez vaincre l'habitude de fumer en trois jours, améliorer votre santé et prolonger votre vie. Plus de troubles d'estomac, plus de mauvaise haleine, plus de faiblesse de cœur. Recouvrez votre vigueur, calmez vos nerfs, éclairez votre vue et développez votre force mentale. Que vous fumiez la pipe, la cigarette, le cigare ou que vous prisiez, demandez mon livre si intéressant pour tous les fumeurs. Il vaut son pesant d'or. Envoi gratis. **E. J. WOODS, Ltd, 10 Norfolk St. (125 T G) Londres W C 2**



P. L. DIGONNET & C^{ie} Importateurs
25, Rue Curial, MARSEILLE

SEMAINE FINANCIÈRE

Le marché de nos rentes ne présente aucune variation importante. On est tout entier à la souscription du nouvel emprunt 6 %, qui s'annonce d'ailleurs très favorablement. Les premières nouvelles reçues un peu de tous les coins du pays font très bien augurer du succès de l'opération. Le discours de M. François-Marsal, à Strasbourg, si sincère et si documenté tout à la fois, a produit une profonde impression et son appel sera certainement entendu de tous les Français. Les Fonds Coloniaux conservent un petit courant d'affaires; ils ne peuvent guère, en ce moment, attirer l'attention qui se porte tout entière sur le nouveau 6 %.

Les obligations des Chemins de fer de l'État sont un peu mieux tenues, les 4 % étant remontées au-dessus du cours de 300 francs perdu pendant quelques séances.

La Banque de Paris et des Pays-Bas n'a pas regagné moins de 50 francs. L'établissement montre, en ce moment, beaucoup d'initiative. Il vient de créer, d'accord avec la Standard Oil, la Standard Oil Franco-Américaine; il s'est assuré, dit-on, le contrôle de la Banque Ottomane par l'achat de 50.000 actions de cette dernière; enfin, il travaille à mettre sur pied, une Compagnie générale des colonies.

E. R.

INFORMATIONS FINANCIÈRES

EMPRUNT FRANÇAIS 1920

Emission de Rentes 6 0/0 perpétuelles
EXEMPTES D'IMPOTS

Souscription publique du 20 octobre au 30 novembre 1920.

Prix d'émission: 100 francs par 6 francs de rente
NATURE DU PAIEMENT

Les souscriptions peuvent être acquittées; sans aucune restriction: en numéraire, en mandats de virements ou en chèques; en Bons de la Défense Nationale et en Bons du Trésor émis avant le 20 octobre 1920; en Obligations de la Défense Nationale émises avant la même date; en Titres de Rente 3 1/2 % amortissable; en Titres de Rente 5 % 1915 et 1916, 4 % 1917 et 1918 et 5 % 1920 amortissable.

Ces titres ne sont acceptés qu'à concurrence de la moitié au maximum du montant total de chaque souscription.

VERSEMENTS

Pour les titres libérés: Il y a à verser 100 francs par 6 francs de rente le jour de la souscription.

Pour les titres non libérés: Le jour de la souscription, 25 francs; le 16 janvier 1921, 25 francs; le 1^{er} mars 1921, 25 francs; le 16 avril 1921, 26 fr. 15.

TOTAL: 101 fr. 15.
Le premier versement pourra être effectué en numéraire et valeurs de toute nature désignées ci-dessus et dans n'importe quelle proportion. Les autres versements ne pourront être effectués qu'en numéraire.

Les arrérages seront payés semestriellement aux dates des 10 juin et 16 décembre de chaque année. Il ne peut être souscrit moins de 6 fr. de rente.

**SALLES DE VENTES
HERZOG**

41, Rue de Châteaudun, PARIS

Vente à très bas prix de luxueux mobiliers, bronzes et objets d'art, provenant de saisies-séquestres, ventes après décès et réalisations. Ne rien acheter ailleurs avant de visiter nos vastes galeries. — Ouvert Dimanches et Fêtes.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

MAISON (3^e) **TURENNE** Co 314m72. Rev. 18.520 fr.
57, rue de M. à p. 150.000. Adj. 1 ench.
Ch. not. Paris, 9 nov. S'ad. PÈRE, not., 9, pl. Petits-Pères.

50 ACTIONS de la **BON MARCHÉ**
à Adj. lundi 8 novembre, à 9 h. Etude M^e de Ridder,
notaire, 4, rue Perrault. M. à p. 2.000 fr. par action.

MAISON à Paris 26, R. Michel-le-Comte 436 m. q
Rev. br. 15.450 fr. env. M. à p. 160.000 fr. Adj.
ench. not. Paris 9 nov. M^e DE RIDDER, notaire 4, r. Perrault.

Principe d'ARCHIMÈDE



Tout corps plongé dans un liquide perd une partie de son poids égale au poids du volume du liquide qu'il déplace

Principe de CLARKS

Tout corps plongé dans les bains au sel amaigrissant de **CLARKS** perd le superflu de son poids rationnel mais ne le retrouve jamais !!

POUR MAIGRIR
rapidement et sans danger prenez tous les deux jours un bain au **SEL AMAIGRISSANT CLARKS**

qui réussit toujours à réduire le ventre et les hanches et à faire fondre et disparaître sans aucun inconvénient tout excès d'embonpoint

Les 12 boîtes dose pour 12 bains
24 fr. franco.

ENVOI DISCRET

EN VENTE dans les Pharmacies du monde entier et chez **CLARKS** 16 bis Rue Vivienne, PARIS

Téléph: 323.65

Un BON TAILLEUR ayant

Les Meilleurs Tissus,
La Coupe la plus élégante,
Les Prix les plus avantageux,
Des Livraisons rapides et irréprochables

REGENT TAILOR, 82, Boule^d Sébastopol, PARIS

MAC DONALD, 7, Rue Président Carnot, LYON
MAC DONALD, 92, Rue Nationale, LILLE
FASHION TAILOR, 27, Rue Satory, VERSAILLES
MAC DONALD, 73, Rue Turbigo, PARIS

PARDESSUS et RAGLANS tout faits.
Catalogues, Echantillons et Feuilles de mesures spéciale franco.

CHENIL FRANÇAIS



CHIENS POLICIERS
et de luxe de toutes races
EXPÉDITIONS DANS TOUS PAYS
PENSION ET DRESSAGE
7, rue Victor-Hugo 7,
CHARENTON (Seine)
Téléphone 58

MONSIEUR !...
Portez la **Ceinture Anatomique pour Hommes du D' Namy**

Recommandée à tous, particulièrement à ceux qui commencent à "prendre du ventre" ainsi qu'aux sportsmen, automobilistes, etc. Combat l'obésité, le rein mobile, la ptose abdominale, soutient les reins, assure rectitude du torse, port élégant, bien-être absolu.

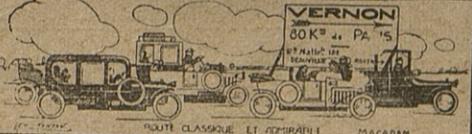
Lisez la Notice Illustrée adressée franco sur demande par **MM. BOS & PUEL**
Fabricants brevetés
234, Faubourg St-Martin, Paris
(Angle de la rue Lafayette)



Où vont donc ces gens chics ?
DÉJEUNER et DINER à **VERNON**
Route nationale 182. -- Paris-Vernon-Flouen-Les Plages

LA TOUR DE CLAIRE

Place Chantereine - Terrasses sur la Seine - Cuisine irréprochable - Cave 1^{er} ordre - Grand confort - Site admirable - Air pur - American bar - Café glacier - Chambres de luxe - Grand salon de thé - Petit salon Musique - Chauffage central - Electricité - Tél. 166



OFFICIERS MINISTÉRIELS

Bibliothèque de M. le Comte RENÉ DE BÉARN

(Deuxième partie)

HISTOIRE DE FRANCE

(Des origines à 1789)

MÉMOIRES, PORTRAITS, JURISPRUDENCE

Costumes militaires

LIVRES ANCIENS

La plupart reliés en maroquin avec armoiries, par BOYET, LE GASCON, PASBELOUP, DEROME, etc.

LIVRES MODERNES

Rehites de BOSÉRIAN, SIMI-R. PETIT, etc.

TRAUST-BEAUSONNET, CHAMBOLLE-DBRN, LORTIC, THIERRY.

Vente Hôtel Drouot, salle 7, du lundi 15 au jeudi 18 novembre 1920, à 2 heures

Commissaire priseur: M^e Henri BEAUDOIN, 10, rue Grange-Batelière

Expert: M. Lucien GGUGY, 5, quai Conti

EXPOSITION: le 14 novembre 1920, de 2 heures à 6 heures.

PETITE CORRESPONDANCE

5 francs la ligne (40 lettres, chiffres ou espaces).

La direction du journal se réserve le droit de retourner à leurs auteurs les textes qui ne seraient point rédigés convenablement ou pourraient être mal interprétés.

AMERICAIN désireux de perfectionner sa connaissance de la langue française, voudrait correspondre avec jeune marraine française, parlant un peu l'anglais. Photo si possible dans la première lettre. Ecrire : Thomas O. Noble, Box 1748, Washington, D. C., U. S. A.

AFRIQUE Occident. Anglaise, Cap. colonial 25 a., dem. si aimable marr. paris., jeune, jolie, indépendante, voudrait distraire par gaie correspondance. 1^{re} lettre : Austin, chez Iris, 22, rue Saint-Augustin, Paris.

POÈTE, 36 ans, capitaine d'infanterie, 4 crois., souffrant encore de trois blessures, mais gardant bon pied, bon œil et allure de sportsmen, peut-il encore demander à correspondre avec une marraine en ces temps moins péripétieux, mais plus pénibles, à son gré, que la guerre? Ecrire 1^{re} lettre : Zadig, chez Iris, 22, rue Saint-Augustin, Paris.

J. p. cl. 20, s. fam., dés. corr. av. jol. marr. 18-20 a., Paris, Lyon, préf. Ecr. R. Otin, 1^{er} B.A. Epinal Vosges.

Si je vous disais que je viens du pays des fileuls et que je suis seul, charm. marraine consentiriez-vous, par votre corresp., à chasser ma mélancolie? Capitaine Pastoral, chez Iris, 22, rue Saint-Augustin, Paris.

JEUNE milit. américain, dés. corresp. avec jeune et affect. marraine franç. conn. un peu d'anglais. Ecr. : Cadet Morris K. Vordisch, U. S. Corps of Cadets, U. S. Military Acad. my, West Point, New-York.

JEUNE Écossais, à Singapore, désire correspondre avec marraine jeune et jolie. Photo si possible. Ecrire : A. T. S., 5-2 De Souza Street, Singapore S. S.

EXISTE-T-IL encore de jeunes et gentilles marraines qui, par leur correspondance, pourraient chasser le spleen qui envahit trois jeunes poilus se morfondant encore entre deux chaînes du Liban. Ecrire : Aubry, section photo. Groupe bomb. aéronautique Levant. S. P. 600.

OFFICIER, 30 ans, Paris, demande correspondance avec marraine grande et distinguée, affectueuse et gaie. Discretion d'honneur. Ecrire : Jean Folgoët, chez Iris 22, rue Saint-Augustin, Paris.

DEUX poilus perdus sables africains, seraient heureux de correspondre avec gentilles et affectueuses marraines. Ecrire : F. Giraud et F. Colond, T. M. 1191. Ouargla (Sahara).

JE demande correspondance avec marraine originale, actrice ou mondaine. Photo si possible. Ecrire Lieut. Salam. 502 R. A. S. A. S. 314. S. P. 600 E. A. F. L.

EXISTE-T-IL enc. gent. marr. pour jne s.-off. perd. en Cilicie? Ecr. : 1^{re} let. : Roger, 27^{me} tirail., 7^{me} C^{ie}. S. P. 607.

DEUX jeunes mécanos-aviateurs, perdus en Allemagne, demandent jeunes et gentilles marraines pour corresp. Ecrire : L. Maurice, René B., escadrille 4/33. S. P. 77.

SOUS-OFFICIER aviateur, 29 ans, sérieux et discret, dem. corresp. avec marr. affect. et élég. sans distinction d'âge. Ecr. Etienne Trebling, 31^{er} rég. d'aviat., Tours.

GENTILLES marraines, venez chass. cafard de 2 jeunes mécan.-aviat. perdus en Allemagne. Pierre ou Max Lacarin, 42^e aviation bomb. S. O. A. S. P. 109 A.

POURQUOI n'oserions-nous pas, nous aussi? Domptant notre timidité, nous exprimons le désir de correspondre avec gentilles et affectueuses marraines. Deady et Guy, sergents 52^o bat. S. C. F. S. P. 154.

DEUX sous-off. aviateurs en Syrie, dem. corresp. avec marraines affectueuses et sentiment. Ecr. : Géo et Charles, escadrille 53, gr. de bombardement. S. P. 600.

TROIS jeunes poilus succ. sous le spl., dem. jnes et gent. marraines pour app. un peu de joie au fond du bled syrien. Ecr. : Bouchet, Bourgeant, Pernot, 2^o R. T. A., 2^o batail. E. M. S. P. 600 E., Syrie, armée du Levant.

JEUNE sous-off., 21 ans, perdu dans bled du camp de Châlons, désire corresp. avec jeune, jolie, gent. marraine affect. pour chasser cafard. Ecr. : André Louis, mar. des log. 166^o R. A. L. Mourmelon-le-Grand (Marne).

DEUX automobilistes, 20 ans, dés. corresp. avec jnes, gaies marraines paris. préf. Ecrire : Brig. Amory et Pitois, Et.-Major, 5^o circonscription autos, Orléans.

JEUNE homme désirerait correspondre avec marraine affectueuse. Ecrire : Max, Laboratoire. Ecole Militaire, Fontainebleau.

PERDUS dans un tourb. de caf., 2 jnes mécan. av. paris. vont capoter, acc. gent. marr. paris. p. les sauver par leur corresp. Venot et Morand, 21 R. A. parc 21, Nancy.

QUATRE jeunes autom. classe 19, dem. marraines pour corresp. Denis, Raymond, Gilbert, Adolphe. Ecrire Lemercier, 29^o R. A. C. P., 2^o batt. La Fère (Aisne).

JEUNE militaire dem. corresp. avec marraine spirituelle. René Tulle, T. M. 1306. S. P. 600, Beyrouth.

JEUNE ingénieur, officier, demande correspondance avec gentille marraine parisienne, libre et gaie. Ecr. : Sous-lieut. Zaya, 48, Grande-Rue, Fontainebleau (S.-et-M.).

DEUX jeunes poilus secrétaires, dem. correspondance avec marrainés. Ecrire : Leblond et d'Elly, direction intendance A. F. L., Beyrouth. S. P. 600.

27 ANS grand, brun, désire correspondre avec marraine affectueuse. Ecrire Loncou, Météo-Aviation, Bayonne

JEUNE poilu désire corresp. avec jeune et gentille marraine paris. Ecr. : André, artificier, Lestrem (P.-de-C.).

SOUS-LIEUTENANT combattant, demande pour correspondre jeune et gentille marraine. 1^{re} lettre : Sous-lieut. Johannès, chez Iris, 22, rue Saint-Augustin, Paris.

DEUX jeunes sous-off. dem. corresp. avec gent., affect. marr. Ecr. : Stéphane, 6^o C^{ie}, Luc, 5^o C^{ie}, 5^o génie, Versailles.

SOUS-OFFICIERS classe 19, seraient heureux de corresp. avec jeune et gentille marraine parisienne. Ecrire : M. Veillit, sergent, 5^o génie, 14^o compagnie, Versailles.

DEUX jeunes sous-offic. perdus brumes bretonnes, dem. corresp. avec marraines jeunes et affectueuses. Ecr. : m. d. l. Yves et André, 90^o R. A. L., Brest. Photo si poss.

LES voilà, ce sont eux, les 3 fileuls demandés, jeunes, gentilles marraines, écrivez à René, Paul, Charles, bureau effectifs, 18^o dragons. S. P. 154.

CINQ sous-officiers chasseurs alpins, ayant résisté aux boches de Silésie, mais sans défense contre le cafard, demandent à cinq gentilles marraines de leur prêter des armes. Ecrire : Sous-officiers 3^o compagnie, 13^o B. C. A. S. P. 184.

JEUNE pilote aviateur désirerait correspondre avec marraine. Ecrire : Villeron, pilote, chez Iris, 22, rue Saint-Augustin, Paris.

JEUNE sous-off. aux prises avec le spleen au milieu du Maroc dés. corresp. avec marr. gent. et spirit. Ecr. : M. de L. de Roffignac, 3/1 ch. d'Al. Marrakech (Maroc).

KÉPI-CLAQUE

24, Boulevard des Capucines, 24
IMPERMEABLES ET KÉPIS
Demander le Catalogue



Crème de Beauté ni rides, ni teint flétri, détruit le rouge du nez, points noirs, taches de rousseur, bajoues, triple menton, pour toujours. Le pot 2.25
Royal Frisure fait friser les cheveux pendant 15 jours, dépense nulle, 4 francs
Dragées Turques belle poitrine, seins fermes et embellis opulente, en peu de jours. La boîte 4.50
Royal Epilatoire en 3 minutes poils, barbe, duvet le plus dur, détruits pr tout. La b^{te} 3.50
O. PICARD, chimiste. 59, rue St-Antoine, Paris.

POUR LE MONDE ÉLÉGANT
TALON-FIXE
PRESIDENT
CUIR
CAOUTCHOUC
POUR CHAUSSURES
ÉTABLISSEMENTS DON BRIL & LÉON BRIL
59 RUE HAUTEVILLE PARIS
ÉVITER LES CONTREFAÇONS

Pilules Galton

contre l'**OBÉSITÉ**, à base d'Extraits végétaux.
Réduction des Hanches, du Ventre, des Bajoues, etc. sans danger pour la santé.
PRINCIPE NOUVEAU — CURE ÉCONOMIQUE, DONNANT TOUJOURS LES MEILLEURS RÉSULTATS.
Le flacon avec instructions 11 fr., 40 (contre remb. 11 fr. 75) J. RATIÉ, pharmacien, 45, rue de l'Échiquier, PARIS

OFFICE G^{AL} DE POLICE PRIVEE D^{ES} MM. BLANC & MONIER
Ex-Inspecteurs de la Sureté.
13, rue de Turin, PARIS (8^e) — Central 92-82. — TOUTES MISSIONS (France et Étranger).

Pécherose
Eau de Toilette
parfumée aux fruits
donne à la peau
**LE VELOUTÉ
DE LA PÊCHE**
Le litre... 27 fr.
Le 1/2 litre... 14 fr.
Le flacon... 6 fr.
Création Nouvelle
de
Fouillat
Parfumeur
Grenoble
En vente : Parfumeurs
& Grands Magasins
Franco contre mandat-poste ou billets de toutes régions
adressés à **FOUILLAT, Parfumeur à Grenoble.**

**FOURRURES
BORDAGE**

1, FAUBOURG ST-HONORÉ, 1 (coin rue Royale)

Mesdames, n'achetez pas sans venir admirer nos dernières créations que seul, un spécialiste peut offrir à des prix aussi modérés.
TRANSFORMATIONS - RÉPARATIONS

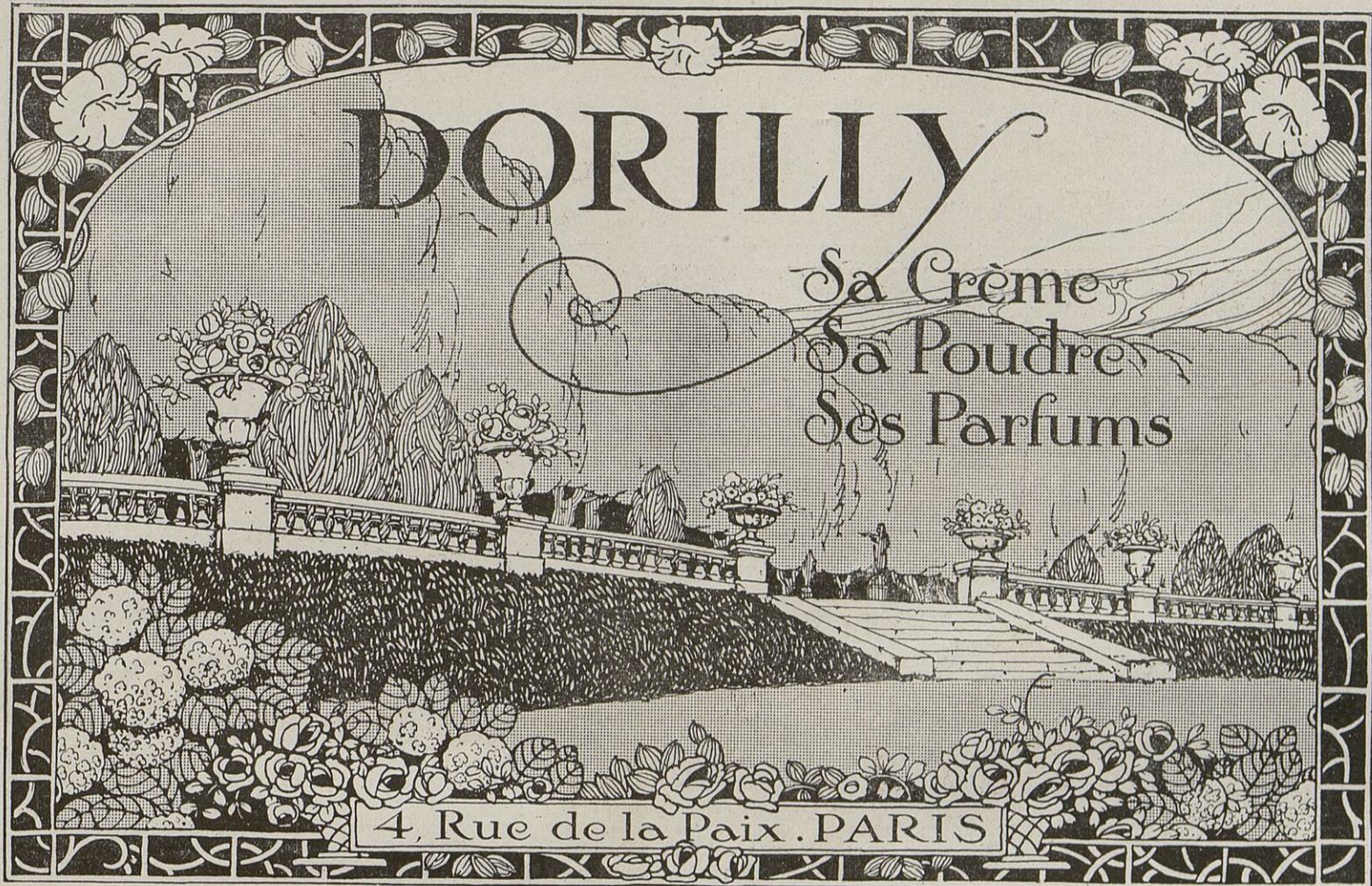
**Les Parfums et Produits de Beauté
d'ERNEST COTY**

MAISON FONDÉE EN 1917
Echantillon en coffret de luxe à 3.75
EN VENTE PARTOUT
GROS : 8 bis, Rue Martel, PARIS. — Tél. Bergère 47-64.

ROSELILY
du Docteur CHALK
Poudre de Riz LIQUIDE
ABSORBE LES TACHES DE ROUSSEUR
avec la même facilité que l'éponge absorbe une goutte d'eau.
Flac. 5.50 et 7.70 taxe comm. Phie DETCHEPARE, à Biarritz

BUSTE
développé, raffermi
par l'EUTHÉLINE, le seul produit approuvé par le Corps médical parce que le seul nouveau, scientifique, efficace et inoffensif. (Communiqué à l'Acad. des Sciences — Nomb. attestat. médicales).
Envoi gratis de la brochure détaillée du Dr JEAN, Labor. EUTHÉLINE, 2, Pl. Théâtre-Français, Paris

MAIGRIR REMÈDE NOUVEAU. Résultat merveilleux, sans danger, ni régime, avec l'**OVIDINE - LUTIER**.
Not. Grat. s. pli fermé. Env. franco du traitement. e bon de nos 10 f. 50. Pharmacia. 49, av. Bosquet, Paris.
SAIN 6, RUE DU HAVRE
ACHÈTE PLUS CHER QUE TOUS
BIJOUX ARGENTERIE
Or, Argent, Platine



**Pourquoi Paraître
Vieille Si Vous
Pouvez Facilement
Vous Rajeunir**

**Et Vous Embellir En Même Temps
Succès Garanti**

Vous pouvez en faire la preuve sur votre propre visage en l'espace de 5 minutes.



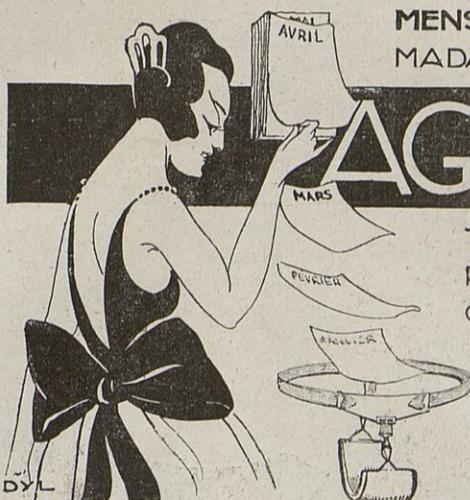
**CREME
TOKALON**
Adoptée par Mme Sarah Bernhardt, Mlle Marthe Chenal, Mme Marguerite Carré et nombre d'autres grandes artistes et femmes exquises. Un seul pot de crème employé selon les indications détaillées et jointes à chaque pot, est garanti de vous rajeunir, de vous rendre plus jolie, de faire disparaître les déficiences de votre teint, d'adoucir et de blanchir votre peau. Si vous n'obteniez pas ces résultats la Maison Tokalon, 7, rue Auber, Paris, s'engage formellement à rembourser votre argent à première demande. — En vente dans toutes les bonnes maisons.

POUR GROSSIR prenez 4 Pilules Fortor chaque jour, reconstituant souverainement, contre, faiblesse, neurasthénie, amaigrissement; développent harmonieusement les formes chez la femme. La Boîte, 9.25; 3 Boîtes, 27 fr. franco, contre mandat adressé à E. BACHELARD, Phén. 8, r. Desnouettes, PARIS



N'OUBLIEZ PAS QUE...

MAZER, 48, rue Richer (9^e), Tél. Louvre 43-95
Achetez toujours, à des prix inconnus jusqu'à ce jour, or, argent, platine, brillants, perles fines, argenterie ancienne et moderne et dentiers même cassés.



**MENSUELLEMENT
MADAME, VOUS PORTEREZ L'**

AGRIPI'LINGE

TROUSSEAU PÉRIODIQUE, LE
PLUS CONFORTABLE, LE MIEUX
CONDITIONNÉ
SUPPRIME L'ÉPINGLE

dans toutes les bonnes maisons
vente en gros :
40, rue d'Hauteville — PARIS

GRAVURES D'ART
La plus jolie collection galante de Paris. En couleurs
D'après les originaux de Léo FONTAN, Maurice MILLIÈRE, Suzanne MEUNIER, FABIANO, A. PENOT, etc., etc.
CATALOGUE SPÉCIAL
de 121 reproductions de gravures et titres de nos séries galantes en cartes postales couleurs contre 1 fr. en timbres-poste
ALBUM de 20 PHOTOS "Déshabillés parisiens"
Tirage d'art sur cartoline format 22x14. Couverture de luxe
Franco : l'album, 40 francs contre mandat-poste. Gros succès
ALBUMS de 16 GRAVURES en couleurs
3 Titres : Paris-Girls, Études de Femmes, Éros Parisian Girls
Chaque album galant, franco : 25 francs : les 3, franco : 70 francs.
Ecrire : Librairie de l'ESTAMPE, 21, rue Joubert, Paris (Gros et détail)



AU BOIS : DIALOGUES A QUATRE PATTES ET SUR DES ROULETTES



— Comment, vous promenez votre chauffeur, maintenant ?
— Chut ! Je lui dois bien cela : il s'est ruiné pour m'offrir sa voiture.



— Alors, cruelle, je n'ai rien à espérer ?
— Mais si, cher ami : je vous autorise à me suivre.